

comme aussi bien démontré que quel- que vérité que ce soit.

*Le cousin.* Cela me paraît fort singulier. Ce serait une grande économie pour nous, si nous pouvions faire avec deux chevaux l'ouvrage que nous faisons avec quatre.

*Benoit.* L'économie vous paraîtrait bien plus considérable encore, si vous étiez habitué à calculer exactement la dépense que vous occasionnent vos chevaux. Je vous ai dit tout à l'heure que vous n'avez pas un cheval dont l'entretien ne vous coûte par an environ 350 fr. Si, sur vos dix chevaux, vous pouviez seulement en supprimer quatre, ce serait une économie de 1400 fr., c'est plus du double de ce que vous tirez annuellement de profit net de vos terres.

*Le cousin.* Cela est bien vrai ; il faudra que j'en parle à ma femme : si elle y consent, j'aurai recours à votre complaisance, pour vous prier de me faire venir une charrue sans avant-train.

*Benoit.* Je le ferais bien volontiers ; mais, puisque vous me parlez de le demander à votre femme, la charrue sera encore longtemps avant de venir.

*Le cousin.* Il me paraît que vous la connaissez bien : c'est une bien brave femme ; mais il est sûr qu'il est difficile de faire entrer dans sa tête des idées nouvelles. Elle m'a souvent bien chicané, lorsque j'ai voulu suivre quelques-uns de vos conseils ; mais, patience ; je crois que nous serons bientôt les plus forts ; mon aîné devient grand il va avoir dix-huit ans ; il a beaucoup de confiance en vous, et il prend toujours mon parti lorsque je veux engager sa mère à faire quel- que essai d'après vos conseils.

*Benoit.* Puisque c'est sur Jean-Jean qu'il faut que nous comptions pour cela, je vais faire venir une charrue sans avant-train et une houe à cheval : c'est un cadeau que je veux lui faire pour ses étrennes.

*Le cousin.* Oh ! pour le coup, je crois que sa mère ne serait pas bien venue à vouloir l'empêcher de manier ces instruments. Je vous réponds qu'il va être aussi fier en les conduisant qu'un colonel à la tête de son régiment.

#### Dépense des attelages.

Je voudrais bien que cela pût nous permettre de diminuer le nombre de nos chevaux ; car quoique je n'en aie pas calculé exactement la dépense, je sens bien, comme vous, que ce sont eux qui nous ruinent. Si je vendais, tous les ans, le foin de mes vingt cinq fauchées de prairies, (1) j'en tirerais presque toujours plus d'argent que je n'en tire de mes terres ; et cependant, presque tout ce foin m'est nécessaire pour nourrir les chevaux qui cultivent ces terres ; de sorte que les ter-

res ne rapportent vraiment rien ; elles ne sont que le canal par où passe le produit des prairies avant d'entrer dans la poche, et encore bien souvent leur produit est diminué en passant par ce canal. C'est une réflexion que j'ai faite bien des fois en moi-même ; mais je n'ose pas m'y arrêter, car il en résulterait qu'il y aurait vraiment plus de profit à abandonner la culture des terres.

Au reste, je ne suis pas le seul qui soit dans ce cas ; on pourrait en dire presque autant de toutes les fermes de ce pays. Vous connaissez la belle ferme de M. P..., à B... ; son fermier exploite mille arpents de terre et quatre cents fauchées de prés ; il rend 10,000 francs de canon : il n'y a pas d'année qu'il ne récolte du foin, au prix courant, pour 10 ou 12,000 francs ; il y a des années où l'on pourrait en tirer de 20 à 25,000 francs, si on vendait tout ; mais le fermier est obligé d'entretenir soixante chevaux pour la culture de ses terres, avec une trentaine de vaches ; cela consomme presque tout son foin, et il a souvent bien de la peine à payer son fermage, quoique ce soit un bon cultivateur, et qu'il travaille comme un esclave.

Cette ferme-là a une plus grande proportion de prés, par rapport aux terres, que beaucoup d'autres ; mais, en général, il n'y a guère de fermes, dans le département, où la valeur du foin qu'on récolte sur les prés ne monte à peu près aussi haut que le loyer total des terres et des prairies. Dites-moi donc quel profit rapportent les terres.

*Benoit.* Je suis fort aise que vous ayez fait vous-même cette réflexion ; c'est une remarque que j'ai faite aussi, lorsque je suis revenu dans ce pays-ci, et qui m'aurait frappé d'étonnement, de même que vous, si je n'avais pas vu la même chose dans bien d'autres pays. En général, il en est à peu près de même dans tous les cantons mal cultivés.

Vous sentez bien qu'un tel état de choses accuse un vice capital dans la culture des terres ; car, si cette culture ne rapporte pas de profit, elle est mauvaise par cela même. Au reste, je suis bien éloigné de dire, comme vous, qu'il faut écarter cette idée. Lorsqu'on reconnaît un mal semblable, il faut, au contraire, s'y arrêter, l'approfondir, en chercher les causes, et tâcher d'y découvrir un remède. Une des principales causes de ce mal, c'est comme vous venez de le dire, le grand nombre de chevaux que vous entretenez pour la culture des terres ; c'est là le chancre qui ronge la fortune de tous vos cultivateurs : tout passe à l'entretien des chevaux, et au bout de l'année il ne reste plus de profit. C'est cela que je voulais vous faire sentir, lorsque je vous faisais voir, tout à l'heure, combien sont considérables les frais d'entretien de chaque cheval.

L'étendu de prairies dont vos attelages consomment la récolte doit vous faire juger si mon évaluation était exagérée, lorsque j'en portais l'entretien à 350 francs par tête.

Il faut bien distinguer le bétail en deux espèces : *bétail de rente* et *bétail de travail* : le premier est celui qui donne des produits destinés, pour une petite portion, à être consommés, et pour la plus grande partie, à être vendus ; par exemple, des vaches, des porcs, des moutons, des bœufs à l'engrais : le second est celui qui ne paye sa nourriture et son entretien que par le travail qu'on en tire ; tels sont les chevaux ou autres bêtes de trait nécessaires pour faire les travaux d'une ferme. Plus on entretient de bétail de la première espèce dans une exploitation, plus on en tire de profit. Au contraire, tout ce qu'on entretient de bêtes de travail, de plus qu'il n'est nécessaire pour exécuter les ouvrages convenables, est une *perte nette*, parce que c'est autant de bétail de rente qu'on est forcé d'entretenir de moins.

Prenons pour exemple le fermier de B.... dont vous me parliez tout à l'heure, et dont j'ai observé l'exploitation dans tous ses détails : il entretient soixante chevaux et trente vaches. Donnez à cet homme des charrues qui n'exigent que le tirage de deux chevaux, au lieu de quatre ; le voilà qui, avec trente chevaux, se trouvera aussi bien attelé qu'il l'est aujourd'hui avec soixante. Mais l'économie de trente chevaux n'est pas une bagatelle ; et il faut encore y joindre celle de quatre ou cinq garçons, puisqu'un seul homme suffit presque toujours pour conduire une charrue attelée de deux chevaux. Calculez cette économie, et vous conviendrez que ce peut être à la bonne ou mauvaise construction seule de sa charrue que tient la richesse ou la pauvreté d'un cultivateur.

Il y a encore une autre cause qui augmente la dépense de vos attelages, presque autant que la mauvaise construction de vos charrues ; c'est l'usage où vous êtes de nourrir vos chevaux pendant tout l'été à l'herbe.

#### Nourriture des chevaux à la pâture.

*Le Cousin.* La pâture ! mais nous regardons bien cela comme la plus grande économie que nous puissions faire : où en serions-nous s'il nous fallait nourrir, tout l'été, nos chevaux à l'écurie ? c'est bien alors qu'ils nous ruineraient tout à fait.

*Benoit.* Vous croyez donc que la pâture ne coûte rien ? Nous aïlons un peu compter ensemble, et vous verrez si cet usage est aussi économique qu'il est commode pour les paresseux.

Continuons de prendre pour exemple le fermier de B....

Au printemps, il commence par abandonner à ses chevaux quarante

(1) Une fauchée c'est ce qu'un faucheur peut couper de foin dans un jour.—[R. S. A.]